Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 9 (1901)

Heft: 35

Artikel: Une attaque contre l'ancien-catholicisme et contre les facultés de théologie

Autor: Chrétien, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403514

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE ATTAQUE
CONTRE L'ANCIEN-CATHOLICISME
ET
CONTRE LES FACULTÉS DE THÉOLOGIE.

A la fin de 1900, dans le *Correspondant*, M. A. Kannengieser, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, a exécuté une charge à fond contre « le vieux-catholicisme et les universités allemandes ». Nous soupçonnons fort l'auteur d'appartenir, laïque ou ecclésiastique, au diocèse de Strasbourg, et d'avoir écrit ses fulminants articles[1]) contre le projet qui vient d'échouer, du reste, projet de remplacer le séminaire théologique de Strasbourg par une faculté de théologie catholique, qui aurait été adjointe à l'université de cette ville. Que nous nous trompions ou non, le but de l'auteur n'en est pas moins évident : montrer que les facultés de théologie sont des foyers de rationalisme et surtout d'insoumission à Rome. Le seul titre des huit paragraphes qui forment l'étude en question nous éclaire suffisamment sur sa pensée. Les voici : « 1° Le joséphisme, prototype du vieux-catholicisme — 2° Les facultés de théologie, foyers de rationalisme — 3° L'université de Bonn et l'hermésianisme — 4° L'université de Breslau et le guntherianisme — 5° L'université de Munich et les erreurs de Frohschammer — 6° L'université de Tubingue et les troubles de Rottenbourg — 7° L'opposition faite au concile du Vatican par les facultés de théologie — 8° L'infaillibilité papale et le schisme vieux-catholique sorti des facultés de théologie — 9° L'université de Wurzbourg et le Dr Schell.

---

[1]) Ces articles ont été recueillis en un volume, paru à Paris, chez Lethielleux; 2 fr. 50.

La thèse est évidemment dirigée contre les facultés de théologie. Voyons ce qu'elle vaut. Et d'abord le joséphisme est-il le prototype de l'ancien-catholicisme ? Le joséphisme est le nom donné par les théologiens ultramontains aux mesures gouvernementales prises par Joseph II (appliquant la doctrine de Fébronius) et aux principes dont ces mesures n'étaient que l'application. Le joséphisme est donc une politique plus ou moins locale; l'ancien-catholicisme est un mouvement religieux qui a précédé le joséphisme (en Hollande par exemple) et qui s'est étendu bien au delà des frontières de l'empire de Joseph II (jusqu'en Amérique). Si l'ancien-catholicisme a des points identiques à ceux du joséphisme, c'est que ceux-ci, d'ordre religieux, sont conformes à l'enseignement primitif de l'Eglise, au droit, à la raison : et alors c'est l'ancien-catholicisme dans son sens le plus large qui, pourrait-on dire, a été le prototype du joséphisme.

Les facultés de théologie ne sont pas des foyers de rationalisme, mais bien de raisonnement et de science. En cela, c'est vrai, elles diffèrent des séminaires dont la majorité des professeurs ne veut rien savoir, par principe, des méthodes modernes, n'étudie aucune langue moderne, ne lit aucune revue scientifique moderne, mais se borne à enseigner dans les études classiques l'art de faire des vers latins, et quels vers ! en philosophie, à jouer au syllogisme, en théologie, à étudier par cœur les cas de conscience de Gury.

On sait, à propos de l'hermésianisme, qui était Hermès, ce théologien Westphalien d'origine, qui professa la théologie à Munster de 1807 à 1819 et à Bonn de 1819 à 1831. Il acceptait le dogme catholique, mais il estimait qu'on ne pouvait croire que ce qu'on comprend; aussi donnait-il à la raison qualité pour formuler scientifiquement les vérités révélées et prétendait-il donner une évidence philosophique du dogme; il présentait cela avec une logique précise jusqu'à la subtilité et avec un grand talent de persuasion. Un bref de Gregoire XVI, du 26 septembre 1835, condamna l'hermésianisme; l'intransigeance ultramontaine était devenue prépondérante en Allemagne depuis 1830, et étouffait toute velléité d'indépendance et de libéralisme. L'ancien-catholicisme n'a pas à signer toutes les thèses d'Hermès, il partage certainement beaucoup de ses idées, non pas parce qu'elles sortent de la faculté de théologie

de Bonn, mais parce que les théologiens de Bonn, en les adoptant, ont fait preuve de science, de loyauté et de dignité intellectuelle.

Même observation en ce qui concerne Gunther, un philosophe plus qu'un théologien, Autrichien, qui essaya de concilier, comme on sait, le christianisme et la philosophie de Hegel. Gunther suit la méthode dialectique de Hegel, mais oppose au panthéisme de son maître un dualisme où Dieu est en opposition, ou plutôt en contraposition, avec le monde. Comme Hegel, il prétend unir philosophie et théologie; la liberté de la recherche est absolue; les mystères mêmes appartiennent à la raison. La révélation supplée à sa faiblesse, suite du péché. La science a tout droit sur le phénomène, mais l'être ne peut être qu'objet de foi. La foi se complète par la science. Ce sont les principales thèses de Gunther. L'ancien-catholicisme n'a rien à en dire. Encore que quelques-uns de ses plus illustres représentants puissent être sympathiques à quelques-unes de ces thèses, l'ancien-catholicisme, comme tel, n'est pas gunthérien, parce qu'il n'est pas une philosophie.

Quant aux prétendues erreurs de Frohschammer, nous ne voyons pas non plus leur parenté avec l'ancien-catholicisme. Frohschammer enseigna la philosophie à Munich à partir de 1855, mais il porta son examen sur les questions proprement religieuses avec une liberté de pensée et une hardiesse de parole qui alarmèrent l'autorité pontificale. Plusieurs de ses ouvrages furent mis à l'index. Il fonda en 1862 l'*Athenæum,* revue philosophique et religieuse ; il écrivit de nombreux ouvrages de théologie, de polémique et de philosophie, dont le dernier date de 1889, *La Philosophie de S. Thomas d'Aquin.* Il a écrit en théologie contre le syllabus et l'infaillibilité; à ces derniers points de vue, l'ancien-catholicisme partage en principe ses opinions, mais il eût existé sans Frohschammer et même sans l'université de Munich, mise ici en cause par M. Kannengieser.

De Munich, l'auteur passe à Tubingue et aux troubles de Rottenbourg. D'après lui, le ver rongeur du rationalisme s'était attaqué à Tubingue à l'arbre de la science catholique. Une polémique assez violente avait surgi dès 1862 entre le Dr Kuhn, de l'université de Tubingue, et le Prof. Clemens, de l'académie de Munster, puis entre le même Dr Kuhn et M. Mast, régent

au séminaire épiscopal, sur diverses tendances et diverses méthodes théologiques, aussi bien que sur certaines libertés d'allures contractées par les étudiants des facultés de théologie. L'évêque diocésain, malade, vieux et usé, dit l'auteur, eut la faiblesse de ne pas défendre dans la circonstance les principes du catholicisme. Enfin, le 4 février 1869, Pie IX, dans un bref sévère, blâma l'évêque de Rottenbourg de ce qui s'était passé à Tubingue; ce dernier, paraît-il, en fit une maladie et mourut le 17 juin de la même année. On lui donna pour successeur Héfelé. Les facultés de Fribourg et de Wurzbourg eurent aussi leur tare. — Les accusations sont trop vaguement formulées pour que nous puissions répondre à M. Kannengieser. Une certaine liberté d'allures nous plaît chez les étudiants des facultés de théologie, elle déplaît à M. Kannengieser et elle a déplu aussi à Pie IX : c'est affaire de goût : il n'y a point là de question de principes, à moins peut-être que celui de cette aveugle soumission et de cette passivité absolue que les jeunes gens devraient manifester jusque dans leurs allures.

Si l'on ne peut formuler d'autres reproches contre les facultés de Tubingue, de Fribourg et de Wurzbourg, c'est un bien gros et un bien vilain mot que celui de *tare,* si légèrement tombé de la plume de M. Kannengieser.

Dans un septième paragraphe, l'auteur aborde l'opposition faite au concile du Vatican par les facultés de théologie. Nous ne résistons pas au désir de laisser parler beaucoup M. Kannengieser. Les lecteurs de la *Revue,* croyons-nous, se divertiront plus encore qu'ils ne s'indigneront à la lecture de l'histoire des origines de l'ancien-catholicisme, racontée par l'auteur ultramontain. La science n'a évidemment rien à voir dans les élucubrations de M. Kannengieser, qui arrange et explique les faits à sa façon. On serait pourtant bien tenté de s'indigner, quand il insulte Dœllinger; mais on songe vite que l'illustre professeur est trop au-dessus des attaques de certains écrivassiers pour qu'on essaie même de prendre sa défense.

Aux approches du concile, dit l'auteur, tous les éléments douteux, suspects, compromis, de la science catholique d'Allemagne entrèrent en effervescence. L'hermésianisme, le gunthérianisme, le baltzérianisme, autant d'erreurs qu'on croyait disparues sans retour, revinrent à la surface; elles firent front d'un commun accord contre l'infaillibilité et pour cause. Lors-

que, à diverses reprises, le Saint Père condamna l'enseignement théologique des universités de Bonn, Breslau, Munich, les professeurs censurés et leurs amis insinuaient qu'il s'était trompé, ou ne les avait pas compris. Le pape proclamé infaillible, de pareilles manœuvres devenaient beaucoup plus difficiles, sinon impossibles.

On le voit, M. Kannengieser n'est pas flatteur pour la science catholique universitaire d'avant le concile. Faudrait-il chercher une raison de la proclamation de l'infaillibilité dans le besoin qu'avait le pape de se débarrasser par voie d'autorité de cette science plus que gênante? On le croirait presque, quand on entend plus loin l'auteur dire avec emphase: « L'*Eglise savante* ne parvint pas à faire capituler l'*Eglise enseignante.* »

A la tête du mouvement anti-conciliaire, continue l'auteur, se plaça le professeur Dœllinger, de l'université de Munich, qui s'intitulait lui-même avec une modestie touchante « le plus grand théologien catholique d'Allemagne ».

Nous ne croyons pas nécessaire de répondre à cette odieuse calomnie. Qui a connu Dœllinger, plaindra celui qui a écrit ces lignes. L'Eglise catholique-romaine d'Allemagne appelait Dœllinger avant le concile « le premier théologien du monde », non point seulement d'Allemagne ; et certains cardinaux, qui après comme avant 1870 se firent un honneur de correspondre avec lui, aussi bien que les savants du monde entier, sans compter les princes et les rois, s'inclinèrent devant sa science immense. Or un savant de cette envergure n'est pas sujet à ces naïvetés et à ces petites et sottes vanités que lui prête injurieusement M. Kannengieser.

Au mois de mai 1869, poursuit ce dernier, Dœllinger publia dans l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, journal protestant et franc-maçon, cinq articles historiques qui dénaturaient à plaisir la notion de l'infaillibilité et vilipendaient le Pontife romain avec une violence et une mauvaise foi dignes de Luther. Ce n'étaient plus simplement Pie IX et le futur concile qui faisaient l'objet de ses diatribes haineuses, Dœllinger s'en prit au concile de Trente lui-même, qui avait été, selon lui, asservi par les légats du pape. « A Trente, dit Dœllinger, on prit le contrepied de tout ce qu'il aurait fallu faire pour concilier et guérir. » Il remonta même plus haut dans son « chambardement », si je puis user de ce terme, et flétrit le cinquième concile œcu-

ménique de Latran (1517), en l'appelant un concile italien d'escamoteurs. A la fin de ces élucubrations « inouïes », le professeur « vaticine sur le trépied « et prédit qu'un jour on rapprochera le concile du Vatican du brigandage d'Ephèse (449), et qu'on placera à côté de la *σύνοδος ληστρική* la *σύνοδος κολακευτική*, c'est-à-dire le concile des voleurs près du concile des flatteurs.

Nous ne pouvons ici que souscrire aux idées de Dœllinger, qui ne sont inouïes que pour M. Kannengieser; et remontant plus haut même que le cinquième concile (non œcuménique) de Latran, nous ne nous scandalisons aucunement du vaste « chambardement », pour parler le langage de l'auteur, que Dœllinger fait, l'histoire en mains, de toutes les erreurs et de tous les empiétements de l'Eglise romaine.

« Les premières manifestations anti-conciliaires étaient parties de Munich, ou pour parler d'une façon plus précise, de la faculté de théologie de cette ville; comme une traînée de poudre, le mouvement gagna le reste de l'Allemagne. Vers le milieu du mois de mai, 55 catholiques du diocèse de Trèves envoyèrent à leur évêque une adresse dans laquelle ils formulaient des vœux et des revendications tout à fait chimériques... ils demandaient une transformation complète de la constitution politico-religieuse de l'Eglise catholique. Le document était daté de Coblentz, et il avait pour auteur officiel un professeur de gymnase, le Dr Th. Stumpf. A dire vrai, Stumpf était plutôt un homme de paille derrière lequel se cachait un groupe de théologiens. Ce n'était pas Coblentz, mais la faculté de théologie de Bonn, qui organisait cette levée de boucliers contre l'Eglise catholique. Ces maîtres étranges, on nous pardonnera cet euphémisme, réussirent à entraîner dans leur campagne frondeuse un grand nombre d'étudiants de diverses facultés, y compris des théologiens. Lorsque ceux-ci furent placés dans la nécessité de choisir entre leurs maîtres et leur archevêque (Mgr Melchers, archevêque de Cologne), ils prirent une mauvaise direction et firent fausse route. »

Nous ne croyons pas utile de contrôler si le Dr Stumpf, professeur au gymnase, était en communion d'idées tacite ou expresse avec la faculté de Bonn. Au XXme siècle, et il en était ainsi au XIXme, un laïque n'est pas forcément un homme de paille parce qu'il a des idées personnelles sur les choses reli-

gieuses. Et quand ces idées sont conformes à la vérité, il n'y a rien d'étrange qu'elle se rencontrent avec celles de professeurs théologiens, du moment que ceux-ci méritent leur titre et qu'ils n'ont pas juré de déraisonner pour conserver le mérite de l'obéissance aveugle à la curie romaine.

Nous ne contesterons pas davantage les détails historiques de l'auteur, qui ne manquent pas, du reste, d'intérêt. Nous ferons observer seulement qu'il nous donne sur les faits des appréciations subjectives, qu'il croit être des preuves. Par exemple, quand, parlant des étudiants qui suivirent leurs maîtres et avec eux les principes anciens-catholiques, il dit : « Ils prirent une mauvaise direction et firent fausse route. » C'est précisément la chose à prouver. La *Revue* dans laquelle écrit M. Kannengieser est, croyons-nous, une revue à teintes savantes. Or quand un de ses correspondants procède par affirmations gratuites, on est autorisé à lui répondre par des négations gratuites, et la question qu'il traite n'a pas avancé d'un pas. Parlant ensuite du mouvement qui se dessinait alors dans le grand-duché de Bade, l'auteur dit : « Pourri par le joséphisme, désorganisé par l'école religieuse de Wessenberg, ce pays n'offrait que trop de prise aux influences sectaires de Bluntschli et consorts. Le 5 novembre 1865 déjà, un correspondant badois de Heidelberg, peut-être Hauser, était à même d'envoyer de *bonnes* nouvelles à l'*Allgemeine Zeitung :* « L'association des catholiques *progressistes,* écrivait-il, est en train de se constituer : elle prendra le nom d'association *Vieille-Catholique.* C'était avant la lettre le nom de la secte qui devait bientôt ourdir ses intrigues autour du concile du Vatican. »

Admettons le fait sans le contrôler. *Quid inde?* Personne n'a jamais prétendu que jusqu'au 18 juillet 1870, l'Eglise romaine ait été parfaite et que la proclamation seule de l'infaillibilité ait marqué l'instant fatidique de sa déchéance. Bien avant 1870, il y avait lieu à ressusciter l'ancienne Eglise catholique, à retourner aux siècles primitifs, aux conciles œcuméniques. Rien d'étonnant dès lors que des catholiques badois *progressistes,* c'est-à-dire voulant sortir de l'ornière scolastique et de l'absolutisme papal, aient songé à passer par-dessus le moyen âge et le Vatican pour revenir à Jésus-Christ et à son Eglise primitive, et qu'entre tous les noms qu'ils pouvaient donner à leur tentative de réforme, ils aient choisi de préfé-

rence celui d'ancien-catholicisme, qui disait toute leur foi, tout leur respect de la tradition chrétienne, en même temps que toutes leurs aspirations à la liberté de l'Evangile et au progrès social.

L'auteur intitule son huitième paragraphe: « L'infaillibilité papale et le schisme vieux-catholique, sorti des facultés de théologie ». Décidément, il semble en vouloir encore plus aux facultés de théologie qu'à l'ancien-catholicisme lui-même. « Le 19 janvier 1870, Dœllinger jugea bon de se découvrir dans sa lettre à l'*Allgemeine Zeitung: Quelques mots au sujet des quatre cents évêques infaillibilistes.* L'article souleva une véritable tempête d'enthousiasme en Allemagne, comme si depuis un an on n'avait pas eu l'occasion de lire cent fois les mêmes phrases, je dirais les mêmes balivernes. » M. Kannengieser, on le voit, le prend de haut avec Dœllinger; il paraît que l'auteur a commis un volume intitulé: « Deux adversaires du pouvoir temporel, Dœllinger et Curci »; il nous en fait lui-même la réclame dans son article; mais ce n'est pas assez parce qu'on est plus ou moins l'auteur d'un pareil volume, pour oser traiter d'égal à égal, voire de supérieur mal éduqué à inférieur, avec Dœllinger, qui restera, en dépit de M. Kannengieser, un des plus grands savants, un des plus grands hommes du XIXme siècle. Lui prêter plus que légèrement des balivernes, nous semble souverainement déplacé, pour ne pas dire davantage. Passons. Les professeurs, continue l'auteur, des universités de Breslau, de Bonn, de Prague, de Munster, de Fribourg, de Heidelberg, de Braunsberg, etc., offraient leurs tributs d'admiration et leurs hommages reconnaissants « à l'illustre savant dont les catholiques sont si justement fiers — à la grande voix de la raison et de l'histoire — au grand maître de la science théologique — au champion intrépide de la vérité et du droit ». « L'archevêque de Munich et plusieurs autres prélats s'empressèrent de protester contre les *Quelques mots.* Mais Döllinger était descendu trop bas sur la pente de la révolte et de l'hérésie pour avoir la force de la remonter. »

Toujours la même façon d'argumenter! Il est question de vérité historique, de science objective, d'effort intellectuel; on nous parle de révolte, d'hérésie, de fórce morale pour la soumission. D'autre part, l'enthousiasme des professeurs des universités allemandes et les appellations si élogieuses qu'ils pro-

diguent à Dœllinger sont un argument que, dans l'intérêt de sa thèse, l'auteur aurait bien fait de passer sous silence ; ne sent-il pas qu'il se dresse de toute sa hauteur contre son opinion ultramontaine ?

Et voulez-vous savoir maintenant le suprême argument de M. Kannengieser? « La grande majorité des théologiens universitaires... avait tout prévu, excepté la soumission complète de tout l'épiscopat.» Cette soumission, il l'accentue par l'exemple d'Héfelé. « Le dernier qui se soumit, dit-il, fut l'évêque de Rottenbourg, Mgr Héfelé, l'historien des conciles. Au concile, il vota *non,* le 13 juillet 1870. Il aurait voulu qu'au jour de la proclamation, c'est-à-dire le 18, les évêques de l'opposition refusassent catégoriquement de se soumettre. L'idée du schisme ne l'effrayait pas: c'est ce qu'il raconta à Dœllinger dans une lettre datée du 10 août, c'est-à-dire postérieurement à la définition dogmatique. Dans cette lettre, son attitude est franchement hérétique : « Je vois clairement ce que je dois faire, écrit-il, et je suis d'accord avec le chapitre et avec la faculté de théologie... *je n'admettrai jamais le nouveau dogme* sans les restrictions que nous avons formulées. « Le 14 septembre, il écrit dans le même sens à un ami de Bonn et il se plaint amèrement des autres évêques allemands « qui ont changé d'opinion du soir au matin ». Et au même ami il écrit plus tard : « Je croyais servir l'Eglise catholique et je servais la caricature qu'en a faite le jésuitisme. » La situation devenait critique, ce fut le peuple catholique et le clergé paroissial qui poussèrent l'épée dans les reins à l'évêque récalcitrant pour l'amener à la soumission. Mgr Héfelé s'en ouvre à son ami Dœllinger dans une lettre du 11 mars 1871. Il n'y avait plus moyen de reculer: l'idée d'être excommunié épouvantait l'évêque. Le 10 avril 1871, environ quelques mois après la définition dogmatique du concile, il annonça sa soumission à ses diocésains dans une lettre pastorale émue. Les vieux-catholiques perdaient ainsi leur dernier espoir. Les autres évêques s'étaient soumis peu de temps après le 18 juillet.

Et M. Kannengieser croit cet argument très fort : « Tous les évêques se sont soumis, y compris Héfelé. » Nous ne nous attarderons pas à le convertir, sachant bien qu'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Pour les lecteurs de la *Revue,* l'argument ne porte pas: ils ne peuvent en effet

admirer des hommes qui, convaincus de la fausseté d'un dogme, votent contre la définition de ce dogme le 13, ou du moins, ce fut le cas de nombreux évêques, s'abstiennent de voter « pour ne pas contrister la vieillesse de Pie IX », et le 19 non seulement acceptent ce qu'ils croient être l'erreur, mais l'imposent à grand renfort d'excommunication à tous ceux qui, pour n'avoir pas de mitre sur la tête, n'en ont pas moins dans cette tête un peu de logique, comme au fond de la poitrine un peu de cœur, une conscience droite en un mot.

M. Kannengieser revient ensuite à ses adversaires les professeurs d'université, qu'il pourchasse de nouveau sans tendresse aucune. « 44 professeurs de l'université de Munich, dit-il, suivirent Dœllinger, 32 autres professeurs d'université et 75 professeurs de gymnase. » Il fait même le procès de ceux qui, sans suivre ouvertement Dœllinger, n'étaient cependant pas d'après lui francs de collier: « Bisping de la faculté de Munster, écrit-il, ne se soumit que *pro forma;* il resta de cœur et d'esprit avec la coterie de Dœllinger. » L'auteur parle ensuite, pour prouver la néfaste influence des théologiens universitaires, du congrès de Munich, où plus de 300 délégués et de 8000 assistants (hommes) compromirent un instant le catholicisme en Allemagne. Puis, autant pour décrier l'ancien-catholicisme que pour appuyer sa thèse de combat contre les facultés de théologie, M. Kannengieser poursuit: « La partialité des divers gouvernements d'Allemagne pour le vieux-catholicisme a surtout éclaté dans leur attitude vis-à-vis des facultés de théologie. Partout où il y avait des professeurs condamnés par l'Eglise, ils étaient sûrs de trouver un appui près du gouvernement. Si, par hasard, toutes les facultés de théologie avaient passé à l'ennemi comme on le craignait un instant, l'épiscopat se serait vu du coup privé de tout enseignement théologique. »

M. Kannengieser ne voudrait cependant pas qu'en plein *kulturkampf,* c'est-à-dire en plein moment où, soucieux de son autonomie, de la liberté de conscience, de l'égalité de tous devant la loi, de la vérité politique en un mot, l'Etat luttait et avec raison contre Rome, il eût été chercher des professeurs romains de préférence à d'autres, pour leur confier un enseignement supérieur qu'il payait de ses deniers. Et, du reste, ce danger signalé par l'auteur de voir passer *à l'ennemi* tous les hommes de science, n'est-il pas la meilleure preuve, ou du

moins la meilleure présomption que les opinions soutenues si universellement par les professeurs incriminés, ne devaient pas être si loin de la vérité que veut bien le penser ou l'écrire M. Kannengieser?

Mais ce n'est pas seulement dans les temps passés et particulièrement il y a trente ans, lors de l'apparition de l'ancien-catholicisme, que les facultés de théologie ont été dangereuses. Ecoutons M. Kannengieser : « Il y a environ un an, le saint siège s'est vu dans la nécessité de mettre à l'index tous les ouvrages théologiques du Dr Schell, célèbre professeur de l'université de Wurzbourg. L'enseignement théologique de Schell était entaché de rationalisme, comme l'a été celui de ses prédécesseurs dont nous avons raconté l'histoire. Schell s'est soumis. Que serait-il arrivé s'il avait regimbé? Ses élèves sont si enthousiastes de lui que probablement un grand nombre se seraient rangés autour de lui. Il serait d'ailleurs intéressant de savoir dans quelle mesure le professeur censuré a modifié son enseignement depuis le décret de l'index. Des disciples aussi compromettants qu'enthousiastes affirment volontiers dans l'intimité que Schell n'a rien modifié du tout. J'aime à croire qu'il s'agit là d'une simple rodomontade dictée par un zèle mal entendu. Je me suis laissé dire par un personnage ecclésiastique très haut placé qu'un des collègues de Schell, un professeur d'exégèse, enseignait des théories d'une hardiesse extrême et inquiétante. Le rationalisme prendrait ainsi sa revanche sur le terrain de l'exégèse à l'université de Wurzbourg. N'étant pas en mesure de vérifier personnellement l'exactitude de cette allégation, j'enregistre avec les réserves d'usage ce que j'ai entendu raconter. Quoi qu'il en soit, ce qui est incontestable, c'est que le professeur le plus illustre, le plus choyé de la faculté de théologie de Wurzbourg qui, grâce à Hettinger et à Hergenrœther, était restée très orthodoxe à l'époque où celles de Bonn, de Breslau, de Munich, de Braunsberg, etc., avaient versé dans l'hérésie, a eu sa crise doctrinale à la fin du XIXme siècle. Est-ce pour cela peut-être que les gouvernements allemands ont une prédilection marquée pour les théologiens sortis de Wurzbourg? »

Nous n'avons pas à défendre le professeur Schell et son collègue l'exégète, qui tous deux appartiennent encore à l'Eglise

romaine. Nous constatons seulement que, malgré leur soumission, ils restent suspects à M. Kannengieser et à ceux de ses coreligionnaires qui ont conservé, c'est lui qui parle, « le bon sens, la droiture et l'esprit de foi ». Ecoutons encore: « Le vieux-catholicisme a échoué (dit toujours M. Kannengieser) comme avait échoué l'hermésianisme, le gunthérianisme, et toutes les autres tentatives schismatiques échelonnées à travers le XIXme siècle. C'est que le bon sens, la droiture, l'esprit de foi, des populations catholiques d'Allemagne ont opposé une résistance efficace au rationalisme et fait reculer ce redoutable ennemi. L'histoire de ces révoltes nous montre le danger persistant qu'a fait courir au catholicisme (romain) l'enseignement théologique tel qu'il se donnait dans les universités allemandes. » « Intellectuellement, ajoute M. Kannengieser, les professeurs dépendaient trop du milieu protestant dans lequel ils se mouvaient; moralement, trop peu de l'autorité ecclésiastique qui devait les diriger. »

Qu'est-ce à dire sinon que le milieu protestant serait un milieu de science et de raisonnement, et le milieu catholique-romain un milieu d'obéissance aveugle, qui exclut tout raisonnement? Or, nous anciens-catholiques, nous ne voulons pas laisser monopoliser la science et le raisonnement par nos frères protestants, et nous prétendons que le point de vue catholique ne jette pas fatalement les catholiques dignes de ce nom sous les pieds d'une autorité ecclésiastique absolue: ce fut et c'est encore le point de vue supérieur des facultés de théologie, à l'encontre, nous le savons, de celui des séminaires chers à M. Kannengieser.

L'auteur termine ainsi: « Les facultés de théologie seraient-elles désormais des boulevards de l'orthodoxie, comme elles ont été dans le passé des foyers d'erreur? C'est le secret de Dieu. Il ne nous appartient pas de percer le voile qui cache les événements futurs ni de hasarder de téméraires pronostics, quelque lumière que l'histoire puisse d'ailleurs projeter sur l'avenir. »

La conclusion de M. Kannengieser est claire et la patte de velours qu'il est obligé de faire par son interrogation dubitative, pour ne point trop froisser les facultés de théologie encore existantes, cache mal les griffes dont il a abondam-

ment usé à leur endroit dans le cours de cet article. L'auteur supporte donc, c'est son dernier mot, les facultés qu'il ne peut supprimer; mais on sent qu'il prie Dieu ardemment de délivrer de cette peste, foyer de rationalisme, le diocèse de Strasbourg et autant que possible, toute l'Eglise romaine, « l'histoire ayant projeté ses lumières sur l'avenir ». — *Non fiat!*

Dr A. Chrétien.